LETTRE
AUX
SOIXANTE BATAILLONS
DE L'ARMÉE
PARISIENNE,

Sur la nécessité de se préparer à la guerre contre les ennemis du dehors.

CITOYENS.

Vous dormez paisiblement sur les bords d'un précipice immense que creusent autour de l'empire les ennemis du dehors, d'intelligence avec ceux de l'intérieur. Je conçois qu'après les inquiétudes qui vous environnent depuis si long-tems, vous voulez respirer un peu. Le calme de quelques jours qu'ont procuré la découverte des complots de Lyon; la nouvelle assurance que le roi a donné à l'assemblée nationale de son attachement à la constitution, la formation de vos tribunaux,

l'émission des petits assignats, ce calme dis-je est de peu de durée. Il seroit funeste si vous négligiez un seul instant de prendre les mesures que votre prudence doit vous suggérer pour repousser les ennemis qui inondent vos frontières et contenir ceux qui dans vos murs n'ont pas perdu tout espoir de contre-révolution.

Assurément notre position intérieure est moins inquiétante qu'elle ne le paroissoit il y a quelques jours quoiqu'il existe encore des sujets de peine qui balanceroient prodigieusement nos motifs de consolation. Je vous dirais que si les conspirateurs se sont enfuis à toute bride de Lyon à Turin, il est plus d'un département du royaume où ils levent audacieusemeut la tête ; que si le décret sur le clergé est sanctionné, exécuté, les protestations des prêtres et les refus de préstation de serment de leur part, s'élevent de tous les coins de la france ; que si l'un des Capets quitte les murs de Turin, Condé menace les notres ; que si nous avons une municipalité définitive, les municipaux enchaînés par d'autres volontés que celle de la loi sont obligés d'obéir à des factions ; que si nous sommes 30, ou 36 mille soldats citoyens, pour maintenir la *liberté*, nous sommes bien fatigués de l'attitude qu'elle nous fait prendre dans nos postes, souvent dégarnis ; que si nous avons des écrivains patriotes, nous avons toujours des Durosoy, des Pelletier, des Marat, des Freron ; que si nous avons des soldats disciplinés & dignes de l'estime des citoyens qu'ils défendent & avec qui ils partagent les travaux de la révolution, nous avons aussi des corporations militaires qui désobéissent



aux décrets de l'assemblée nationale & aux arrêtés de la municipalité. (N. B.)

Voilà tout ce que je pourrais dire de notre poſition intérieure, & ce que je pourrais augmenter considérablement encore, si, à côté des maux qui accompagnent notre imposante révolution, il ne restoit pas l'espérance.

Oui, il nous reſte l'espérance, & elle est fondée; car si nous souffrons, il est peut-être étrange que nous ne souffrions pas davantage. Une révolution, comme la nôtre, ne s'opère pas sans froisser les intérêts personnels, d'où naît l'intérêt public.

Tous les matériaux du gothique édifice, tous les liens qui les retenoient, rompus à-la-fois, doivent faire autour des bases immortelles de notre constitution actuelle, un encombrement énorme; mais nous avons des hommes courageux, persévérans, qui, la hache à la main, les écartent & les briseront sans relâche.

Notre situation au dehors eſt embarrassante à définir; on en conçoit difficilement la cessation ou la durée. Certainement les peuples de l'europe inquiets ne cessent d'avoir les yeux ouverts sur la France. Certainement encore tous les ressorts de la politique & de l'intrigue se sont agités dans tous les cabinets. Toutes les puissances heureusement liées par des intérêts, correspondans les uns aux autres, sachant que les peuples, tôt ou tard, livreront la guerre aux despotes, s'efforcent d'as-

(N. B.) Les vainqueurs de la bastille ont osé écrire à la municipalité qui leur défendoit de s'assembler, qu'ils se rassembleroient toujours malgré ses défenses.

servir les hommes qu'ils gouvernent ; elles ont, il eſt vrai, assez à veiller autour d'elles. Mais enfin quand les Rois croiront avoir assuré la tranquillité chez eux, ne pourront-ils pas avoir l'envie de semer les troubles au dehors ? Et dans ce moment ne voyons-nous pas sur nos frontières des cohortes nombreuses, dont nous ne connoissons pas les intentions ?

Et qu'on ne dise pas que ces terreurs sont vaines : peut-être sont-elles trop tardives. Depuis long-tems la tribune de la Société des amis de la conſtitution a retenti des craintes du patriotisme, & des justes terreurs qu'une guerre prochaine excite. Depuis long-tems on nous parle d'armes, de munitions. Hier encore on agitoit cette grande queſtion dans le club des Jacobins. La section du théâtre français, connu par un patriotisme aussi ardent qu'éclairé, vient de publier un arrêté, auquel elle invite les 47 autres sections d'adhérer. Cet arrêté a pour objet entr'autres d'armer en guerre les gardes nationales des 83 départemens. Le bataillon de Henri IV vient de donner auſſi une preuve de son patriotisme et de son courage. La liſte de ceux qui se deſtinent à partir eſt ouverte, & déjà des mesures sont prises pour assurer cette formation militaire.

Soldats, citoyens, amis de la liberté, courez courez aux armes, préparez-vous à défendre l'ouvrage de votre liberté qui va être attaquée de toutes parts !

Que toutes les petites passions se taisent devant la passion de la gloire ! Que toutes ces prétentions que l'intérêt personnel élève, que ces petites haines, ces débats de club à club, de

société à société cessent, se brisent devant l'intérêt général! Montrez-vous ce que vous êtes, des français, des conquérans de la liberté.

Si les sociétés les plus patriotiques, si les sections, si tous les écrivains les plus courageux, comme ceux les plus dangereux, s'accordent tous dans ce moment à crier aux armes, croyez que cette crainte générale est fondée, et que bientôt il ne sera plus tems de vous lever contre vos ennemis.

Jettez un coup d'œil au-delà de vos murs; voyez l'Angléterre, elle conserve dans ses ports une scadre formidable. Le désarmement simulé de ses flottes n'est qu'un astuce du gouvernement britannique, et si nous calculons les menées du parlement d'Angleterre, la haine qu'ils ont vouée á notre révolution, la malveillance du ministére; le despotisme de M. Pith, les inquiétudes de Georges III, nous aurons grande matiére à réflexions et plus d'inquiétudes qu'il n'en faut pour commander de sages mesures de notre part.

Voyons ensuite les autres puissances. Que fait Léopold? quarante mille hommes qui, bientôt, seront augmentés de quinze mille hommes qu'on attend de Bohême, sont maintenant dans les pays-bas; et l'on connoît la politique du cabinet autrichien de Vienne.

Que fait Frédéric? Son armée a reçu l'ordre de se tenir prête à marcher, et de toutes parts dans la Prusse on fait des recrues d'hommes et de chevaux.

Que fait-on à Turin? M. d'Artois s'en éloigne et va à Venise où il doit trouver le roi de Naples.

Que fait-on de l'autre côté du Rhin? Des émigrans en grand nombre qui ont quitté l'Alsace, se joignent aux mécontens qui n'ont pas perdu l'espoir de la contre-révolution, grossissent une armée dont le général seroit M. de Condé qu'on soupçonne n'avoir pas renoncé à ses projets hostiles.

De toutes parts enfin des orages menacent l'empire, et appellent la vigilance des courageux défenseurs de la liberté.

Je ne parlerai pas des avantages nombreux qui résulteroient de la formation d'un corps de volontaires disposés à voler par-tout où le salut de la république exigeroit sa présence. Je ne peindrai pas à des hommes libres, courageux, accoutumés aux sacrifices, la gloire qui les attend. Ils ont tant de titres à la reconnoissance publique qu'il leur seroit difficile de l'accroître encore; mais je leur dirai cependant que Paris peut sans risque, sans danger, pour sa sûreté, fournir au moins dix hommes par bataillons, tous célibataires, tous résolus à vaincre, tous en état de se livrer au maniement des armes et de supporter pendant quelques mois les fatigues du déplacement et de la route.

Quelle gloire pour l'armée parisienne qui aura vu se former, se mettre en marche ce bataillon qu'on pourroit, à l'exemple des Thébains, appeler le bataillon sacré! Avec quel empressement les départemens du royaume renforceroient-ils cette légion de défenseurs de la liberté française, de leurs bras et de leurs armes. On ne craint pas de le dire, aucun peuple de la terre ne résisteroit à ce formidable rassemblemement d'hommes libres

qui, loin de leurs foyers, vont encore épouvanter, anéantir les ennemis de la constitution française.

Eh ! qui le sait..... Peut-être les soldats des despotes, voyant les frontières hérissées de soldats patriotes bien armés, bien déterminés à vaincre, redoutant le choc terrible de ces légions, affaiblis par le sentiment de l'injuftice du combat qu'ils voudroient livrer, se précipiteroient-ils dans leurs bras et donneroient-ils, au lieu du signal des combats, celui de la paix universelle.

Et qu'on ne dise pas quelle est fi loin de nous cette paix universelle, tant defirée, tant rêvée par le bon abbé de S. Pierre. Nous sommes arrivés au tems où les rêves de la philosophie, de la philentropie se transforment en de belles réalités.

Je défirerois donc que tous les bataillons de l'armée parifienne se rassemblassent; que les citoyens qui voudroient se dévouer particulièrement au service de la patrie contre les ennemis du dehors, se fissent enregistrer chez leurs capitaines respectifs. Qu'il soit formé un corps de 4000 hommes, qui, dès l'instant où il seroit formé, s'exerceroit particulièrement au champ de la fédération, où il pourroit étudier les marches & les campemens ; que ceux qui pourroient supporter les frais de ce service extraordinaire, de s'équiper & de se monter, en fissent leur déclaration, comme ceux qui ne le pourroient pas ; que sous huit jours le rassemblement des listes soit fait à l'hôtel-de-ville, & que le tableau général soit porté à la municipalité.

Citoyens vous me connoissez tous, vous connoissez la pureté de mon zèle ; je ne sers plus comme garde national : vous m'avez élevé à la

magistrature populaire ; & si je sens la grandeur des obligations que votre choix m'impose, c'est dans ce moment où je ne puis m'armer encore du fusil que j'ai porté depuis le 14 juillet. Accoutumé maintenant aux fatigues, je dormirois sur les frontières, le havre-sac sur le dos. Mais je ne puis que former des vœux & servir dans nos murs la cause à laquelle je dois, & j'ai promis de sacrifier tous les momens de ma vie ; pour vous qui pouvez suivre l'impulsion de votre zèle, volez où l'intérêt public, où l'honneur vous appelle ; prolongez l'héroïsme dont vous fournissez l'exemple ; maintenez notre liberté, défendez nos femmes, nos enfans, et pour les défendre, pour conserver notre liberté & la gloire que nous nous sommes acquises, montrons aux puissances conjurées contre nous, ce que peut un peuple régénéré !